

La Culture



THÉÂTRE

L'aigre-doux.

NAGUÈRE MARIOLE PÉTRI D'HUMOUR ABSURDE DANS "LES DESCHIENS", AUJOURD'HUI CHRONIQUEUR AUX BILLETS ACIDES MAIS TENDRES SUR FRANCE INTER, FRANÇOIS MOREL N'EN A PAS FINI DE JOUER LES PITRES INGÉNUS. CET HUMOUR QUI PUISE CHEZ ROLAND DUBILLARD ET RAYMOND DEVOS IMPRÈGNE "LA FIN DU MONDE EST POUR DIMANCHE", QU'IL REPREND AU THÉÂTRE DU ROND-POINT, À PARIS.

PAR YANN PLOUGASTEL

TOUT ÇA, C'EST LA FAUTE À VOLTAIRE. Si, si. Ce midi-là, François Morel n'était pas encore tombé par terre. Nous étions deux jours avant l'assassinat de Cabu, Charb, Tignous, Honoré, Wolinski, Marris et les autres par des fanatiques encaoulés. Chez Oscar, caboulot à la sympathique réputation, sis à Levallois, il vidait alors lentement, tranquillement, benoîtement, confortablement un verre de rouge, en parlant de la fin du monde qui était pour dimanche. C'est-à-dire de son nouveau spectacle, qu'il avait déjà joué 210 fois à travers l'Hexagone et qu'il s'appêtait à montrer à nouveau à Paris,

pendant un mois, au Théâtre du Rond-Point. Voltaire a surgi en même temps que les foies de veau, commandés quelques minutes auparavant, à travers une drôle de phrase parodique : « *Dieu n'existe pas. Mais on va quand même y croire sans lui.* » Nous étions lundi. Nous ne le savions pas, mais une sorte de fin d'un monde allait bel et bien avoir lieu mercredi, jeudi et vendredi. François Morel, le cheveu ébouriffé, l'œil malicieux, le verbe rebelle à l'esprit de sérieux, disait, au sujet de son spectacle, qu'il s'agissait de parler du temps qui passe, du vieillissement, de l'amour, du cirque, du métro, du bonheur, mais sans cynisme ni méchanceté, avec juste ce qu'il faut de légèreté pour donner du courage aux gens. Comme dans un refrain de Charles Trenet. Ou une mélodie d'Alain Souchon. Il précisait aussi : « *En arrivant sur scène, je dois avoir la politesse d'être gai.* » Deux jours plus tard, sans que Rousseau n'y puisse que couic, le nez dans le ruisseau, il était hagard... « *Rire pour ne pas mourir. Rire pour*

ne pas baisser les bras. Rire pour se battre contre l'obscurantisme, la bigoterie, la connexie... », confia-t-il ensuite au « Monde des livres ». Tu parles ! Il y a des jours où François Morel ne se sent pas obligé de faire de l'humour et s'autorise à être sinistre. C'est pour ça qu'il est grand. Au début, à Saint-Georges-des-Groseillers, dans l'Orne, où il grandit, François Morel voulait être à lui tout seul Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, un duo comique à l'élégance iconoclaste, qui plia en deux la France des années 1970. Pour ne pas désespérer papa et maman, il vint à Paris et intégra l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre, rue Blanche. Et se dit qu'être Jean Rochefort ou Michel Serrault ne serait pas mal non plus. Suffisait juste, comme eux, de tenir en attendant d'être en haut de l'affiche. « *J'avais conscience d'avoir le temps* », explique-t-il. Il y eut bien sûr quelques moments étranges comme son apparition aux côtés de Darry Cowl et Robert

Hirsch dans l'adaptation théâtrale du film de Christian-Jaques *Les Dégourdis de la 11^e*, avec Fernandel. Mais, l'arrivée dans la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, et les immenses éclats de rire que provoquèrent des pièces comme *Lapin chasseur*, *Les Frères Zénith*, *Les Pieds dans l'eau*, *Les Brigands*, *C'est magnifique...* lui permirent d'envisager d'être autre chose qu'une simple silhouette au fond de la scène. Les sept ans des « Deschiens », entre 1993 et 2000 sur Canal+, firent le reste. Lorsque vous prononcez le nom de Roland Dubillard, François Morel, mariole faussement futile, a les yeux qui clignotent et envoient •••

••• le message : « total respect ». Dubillard (1923-2011) fut, avec Beckett et Ionesco, un des membres de cette génération de l'absurde, qui démantibula la langue et souligna le non-sens de la vie. Lunaire et musical, Dubillard mit au point dans ses écrits une sorte de ping-pong métaphysique, où il s'interrogeait sur la mort, la pluie qui mouille, la ressemblance entre cheval et hippocampe, le parallèle entre montagne et baleine... En interprétant avec Jacques Gamblin ses

Diablogues, entre 2007 et 2009, François Morel toucha au plus près ce que conseillait Louis Jouvet aux acteurs : « *Jouez léger si vous voulez que ce que vous dites ait du poids.* » Fils spirituel de Dubillard, et aussi de Raymond Devos, François Morel est, en fait, un faux naïf, qui manie dans le même texte l'acide et le tendre, sans jamais sentir le besoin de tout dire, préservant une part de mystère, de façon à développer l'imaginaire de l'auditeur ou du spectateur.

Chaque vendredi, aux alentours de 8h55, il parle dans le poste. Sur France Inter. Des pigeons voltairiens chiant sur l'épaule du président, de Johnny Hallyday qui ressemble à la tour Eiffel, d'Isabelle Adjani, rencontrée dans un train, qui n'est pas la star que l'on croit, ou encore de Patrick Modiano, dont il a photographié la maison d'enfance de Saint-Leu-la-Forêt citée dans son récent roman, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*. Chaque fois, des petites histoires, parfois

irrévérencieuses, souvent mal embouchées, toujours joyeuses, mais qui cherchent à n'emmerder personne. Un jour, il a embrassé sur la bouche Ornella Muti. C'était en 2002, dans le film *Un couple épatant*, de Lucas Belvaux. Il n'en a pas pour autant quitté son épouse. Pour ça aussi, François Morel est grand. 🍷

LA FIN DU MONDE EST POUR DIMANCHE, DE ET AVEC FRANÇOIS MOREL. MISE EN SCÈNE DE BENJAMIN GUILLARD. THÉÂTRE DU ROND-POINT, 2 BIS, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT, PARIS 8^e. JUSQU'AU 28 FÉVRIER. TÉL. : 01-44-95-98-21. TOURNÉE JUSQU'AU 31 MAI.



Après un mois de représentations à Paris, François Morel jouera *La fin du monde est pour dimanche* lors d'une tournée de mars à mai.